

L'« Orestie » de Castellucci, toujours un électrochoc

Par Fabienne Darge



L'« Orestie » de Romeo Castellucci. LUCA DEL PIA

Romeo Castellucci est un prophète, et Paris est son royaume. Difficile de lui échapper, cet automne : l'artiste italien a non seulement signé une impressionnante mise en scène de *Moses und Aron*, de Schönberg, à l'Opéra de Paris, mais il est pour la deuxième année consécutive le grand invité du Festival d'automne avec trois spectacles qui offrent un parcours dans son œuvre et son évolution : *Ödipus der Tyrann*, *Le Metope del Partenone* et Orestie (une comédie organique ?).

Cette dernière pièce, que l'on peut voir au Théâtre de l'Odéon puis un peu partout en France puisqu'elle va largement tourner, est passionnante à plus d'un titre. Elle a tout juste 20 ans, elle est celle avec laquelle Romeo Castellucci – ou plutôt « les » Castellucci, puisque, à l'époque, le metteur en scène travaillait avec sa femme, Chiara Guidi, et sa sœur, Claudia Castellucci – s'est fait connaître un peu partout en Europe et en France en particulier.

Et ce fut un choc pour ceux qui l'ont vu, ce spectacle, à Grenoble et à Strasbourg, en 1997. Choc d'un théâtre « barbare », plongeant dans les racines les plus archaïques avec les moyens technologiques d'aujourd'hui, choc d'un théâtre iconoclaste, au sens le plus profond du terme, héritier d'Antonin Artaud et de Carmelo Bene, le déconstructeur furieux du théâtre italien. Choc des images, qui depuis ont été beaucoup imitées, et des sons.

Aujourd'hui, cette radicalité est toujours là, et elle divise toujours autant le public, comme on a pu le constater lors de la première, mercredi 2 décembre, qui s'est ouverte par un hommage à Luc Bondy, le directeur du Théâtre de l'Odéon, mort samedi 28 novembre.

Un choc, donc, et même un électrochoc, que cette version de l'Orestie qui suit pourtant les grandes lignes de la trilogie écrite par Eschyle il y a deux mille cinq cents ans, au fil de ses trois pièces, Agamemnon, Les Choéphores et Les Euménides. Dans la première partie du spectacle, qui voit Clytemnestre, avec son amant, Egisthe, assassiner son mari, Agamemnon, pour se venger du sacrifice de leur fille Iphigénie, le théâtre semble en permanence arraché à la nuit, en des images d'une beauté foudroyante. Les courts-circuits opérés par Castellucci fascinent, ou irritent, c'est selon – et souvent ils fascinent et irritent en même temps –, mais ils ont la puissance indéniable d'une véritable vision. Accrochez-vous : Agamemnon est joué par un comédien trisomique. Clytemnestre et Cassandre sont obèses, Oreste et Pylade ont, eux, des corps d'anorexiques. Egisthe, avec sa cagoule de cuir noir et ses fesses à l'air, est un bourreau sorti d'une backroom pour jeux sadomasos. Le coryphée est un homme-lapin blanc, le lapin d'Alice au pays des merveilles, dont la tête, avec sa cagoule aux longues oreilles, ressemble aussi à un masque primitif au mystère inaltérable.

Pourquoi Alice ? Parce qu'elle est la sœur en sacrifice d'Iphigénie. Et sans doute parce que le livre de Lewis Carroll est l'incarnation parfaite de la liberté absolue de l'artiste en matière d'association d'idées, d'images et de sensations. Dans cette première partie remplie de tableaux saisissants – à l'instar de celui, digne de Francis Bacon, de Cassandre, énorme tas de chair prophétique enfermé dans sa cage de verre –, le spectacle vibre d'une intensité jamais démentie. On n'en dira pas autant de la deuxième partie, qui, avec le retour d'Oreste et de Pylade, nous plonge dans la blancheur létale et clinique d'un étrange temps qui ne passe pas, au point de se transformer au bout d'un moment en véritable épreuve pour le spectateur. Une épreuve malgré tout traversée, là encore, d'images inoubliables : Clytemnestre, un tutu blanc recouvrant son corps monstrueux, tenant dans ses mains épaisses les minuscules chaussons blancs de son fils Oreste...

Mais c'est avec la troisième partie, Les Euménides, qui voit Oreste, le matricide, accomplir son chemin entre la violence impure du meurtre et la violence purificatrice du sacrifice, que l'art de Castellucci porte à son comble ce sentiment mélangé de fascination et de malaise, voire de rejet, que peut éprouver le spectateur. Au centre de la scène apparaît une charogne de chèvre (ou de bouc, ce bouc dont le sacrifice est intimement lié à la naissance de la tragédie), animée de pulsations électriques. Oreste se retrouve au sein d'un oculus amniotique, ventre maternel peuplé de (vrais) singes, qui figurent les Erinyes. Et la terre tremble, en une image là encore très baconienne.

Avec cette récréation de l'Orestie castelluccienne, c'est comme si on remontait le temps et mesurait le chemin parcouru par l'artiste italien, et la manière dont son théâtre s'est ouvert, s'est fait moins hermétique, à partir de la trilogie créée à Avignon en 2008 d'après La Divine Comédie, de Dante. Certains, au vu de cette Orestie, regretteront cette radicalité sans concessions. On se réjouira pour notre part, sans honte, que la puissance formelle de Romeo Castellucci ait su ces dernières années se mettre au service d'un art plus humain et plus accessible.